

Laval théologique et philosophique

PARENT, Édouard, *Ephrem Longpré : héraut de la primauté du Christ et de l'Immaculée*

Maurice Lebel

Volume 43, Number 1, février 1987

URI: id.erudit.org/iderudit/400286ar

DOI: [10.7202/400286ar](https://doi.org/10.7202/400286ar)

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval et Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN 0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lebel, M. (1987). PARENT, Édouard, *Ephrem Longpré : héraut de la primauté du Christ et de l'Immaculée*. *Laval théologique et philosophique*, 43(1), 114–115. doi:10.7202/400286ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

(la cité) pour Aristote : une *koinonia*, avec ses aspects de communauté et de société, une unité vivante dont le tissu est fait de rapports humains. Il explique comment la *koinonia* n'implique pas simplement l'idée d'être ensemble, mais aussi une communication dans les biens, par exemple dans le bien commun, communication qui s'étend non seulement aux biens extérieurs, mais aussi aux actes intérieurs, aux pensées, aux sentiments.

Si toute communauté est constituée en vue d'un certain bien, c'est, commente de Monléon, une finalité qui se saisit d'abord dans l'intention des hommes que recherche Aristote. Il est clair que la société dépend de ce que font les hommes, qui agissent à partir d'une intention et par volonté délibérée.

Commentant Aristote qui affirme que la communauté la plus haute de toutes et qui englobe toutes les autres vise aussi, plus que les autres, un bien qui est le plus haut de tous, de Monléon souligne que la société politique ne supprime pas pour autant et ne se substitue pas aux autres communautés qui la composent. Il montre comment Aristote définit toutes les parties qui composent la cité comme des sociétés partielles marquées de potentialités et qui, à elles seules, ne vont pas jusqu'à l'achèvement de l'homme, sa plénitude et son perfectionnement. À travers son analyse, de Monléon met bien en évidence la méthode d'Aristote : pour retrouver la spécificité de la société politique, il ne s'agit pas de poser l'ordre politique a priori, mais de voir comment la société politique naît des parties qui la composent, comment elle se forme pour répondre à une finalité vers laquelle s'orientent déjà, sans pouvoir l'atteindre à eux seuls, la famille, le village, etc.

Prolongeant la critique faite par Aristote à l'endroit de Platon concernant la spécification de la société politique, de Monléon multiplie les rapprochements : Rousseau, Bonald, Fustel de Coulanges, Schumpeter, Durkheim, de Jouvenel, qui tous, chacun à leur manière, détruisent la spécificité du politique, soit en ne voyant aucune différence essentielle entre la société domestique et la société politique, soit en faisant de l'économique l'élément premier, soit en niant toute finalité propre au politique, dont la tâche se limiterait à grouper, à tenir ensemble les éléments de la société.

En guise de conclusion, je dirais que lire **Marx et Aristote**, c'est bénéficier d'une excellente introduction à la philosophie politique. C'est se donner

l'occasion de redécouvrir, comme contrepois aux idéologies totalitaires et destructives de l'homme qui l'enferment sur lui-même dans la pure action productive, une philosophie qui oriente la vie humaine et la société politique vers leur véritable épanouissement : la justice et l'amitié. Qui plus est, avec Jacques de Monléon, on a la chance de faire cette redécouverte guidé par une intelligence philosophique d'une qualité remarquable, qui va dans le sens de la profondeur et se porte à l'essentiel. En fermant ce livre, je n'ai eu qu'un seul regret : celui d'être né trop tard pour pouvoir bénéficier de l'enseignement oral de Jacques de Monléon. Espérons que pour consoler tous ceux qui partageraient avec moi ce regret, l'éditeur récidivera en publiant d'autres conférences de monléoniennes !

Louis BRUNET

Édouard PARENT, **Ephrem Longpré Héraut de la Primauté du Christ et de l'Immaculée**. Saint-Jean-sur-Richelieu, Presses de Richelieu Roto-Litho Inc., 1985. XIII + 234 pages.

Cette biographie du Père Ephrem Longpré, o.f.m. (1890-1965) se lit, sous la plume alerte et limpide du Père Édouard Parent, o.f.m., comme une véritable épopée d'exploits religieux et scientifiques. Fondée sur une précise et riche documentation — souvenirs inédits conservés aux Archives des Franciscains à Montréal, *Reportata* ou journal quotidien (1912-1965) du Père Ephrem, *Journal spirituel*, édité par le Père Édouard Parent en 1969, Journal du Couvent, lettres et témoignages —, solidement charpentée et composée de 13 chapitres à peu près d'égale longueur, accompagnée de la bibliographie exhaustive (pp. 309-322) soit 290 titres, de celui qui fut le plus grand médiéviste de son temps, elle est un ouvrage scientifique de première qualité qui honore à la fois son auteur et le Père Ephrem lui-même, ainsi qu'on l'appelait à la manière franciscaine. Quelle vie extraordinaire, merveilleuse, hors la commune mesure que celle de ce géant, de ce grand savant, voire de ce mystique, digne disciple de saint François ! Il fut beaucoup plus qu'un intellectuel prestigieux, qui a laissé une œuvre fort imposante, écrite presque exclusivement en Europe où il passa 47 ans de sa vie ; c'est même à Paris qu'il mourut et fut inhumé dans le caveau des Franciscains, au cimetière de Montrouge, en octobre 1965. Il fut aussi un précurseur qui a vu juste et

loin ; le Concile Vatican II l'a reconnu, sans le nommer, encore moins sans nommer Duns Scot, en reconnaissant une fois pour toutes, en dehors de toute école théologique, la Souveraineté du Christ et la Primauté de Marie, Mère de l'Église.

C'est pour faire reconnaître ces deux idées maîtresses, fondement de la théologie catholique et motif de la foi chrétienne, qu'il a travaillé avec acharnement et lutté toute sa vie contre vents et marées, sans jamais prendre de repos, sans même trop se plaindre de la maladie du foie dont il a pourtant souffert jusqu'au dernier jour de son existence. Voilà ce qui fait l'unité de cette vie tout à fait admirable et unique, comme elle est celle de la biographie que vient de lui consacrer à juste titre un collaborateur et un ami de longue date. Il va sans dire que le Père Ephrem Longpré a parfaitement réussi dans sa tâche ardue, entre autres, de publier une édition critique des *Œuvres complètes* de Duns Scot. Pour mener à bonne fin son œuvre et ses nombreux écrits, il a toujours pu compter sur l'appui de ses Supérieurs, de ses collaborateurs, de ses confrères et de ses amis, voire de son frère l'abbé Anselme Longpré, qui, non content de l'encourager sans cesse dans ses travaux et d'assister à sa mort, a aussi composé la Préface, remarquable de clarté et de plénitude, de cette biographie si étoffée et si riche d'enseignements.

Poète — il a débuté par des poésies, et j'espère qu'on finira par trouver les cinq ou six cahiers perdus de ses poésies —, traducteur des poésies de saint Pascal Baylon, polyglotte averti, ce savant médiéviste de grand renom qui a vécu près d'un demi-siècle à Quaracchi (Florence) et à Paris, beaucoup mieux connu en Europe qu'au Canada français, cet intellectuel de grande classe, qui travaillait « comme le bœuf muet de Sicile », était aussi un prêtre, dans la plus forte acception du terme, un mystique authentique. Il mettait au moins 45 minutes à dire sa Messe à tel point il vivait chaque geste et chaque mot du sacrifice sur l'autel : je le sais de certitude pour l'avoir vu à l'œuvre à deux reprises, à Quaracchi et à Paris. À l'instar du grand philosophe français Jacques Maritain, il passait chaque jour une heure en adoration devant le Très Saint Sacrement. Innombrables les confessions qu'il a entendues et les pardons qu'il a accordés ! Pendant neuf mois, il fit partie de la Résistance, distribua les Saintes Espèces aux maquisards au risque de sa vie dans la région de Lourdes et de Pau. Comme son modèle, saint Bonaventure, et le saint curé d'Ars, il tenait absolument, si absorbé fût-il dans ses

travaux, à exercer un ministère sacerdotal, comme il allait couramment prêter assistance aux mourants, aux malades, aux laissés pour compte, aux désemparés de la vie. Intellectuel, il était aussi charitable envers les jeunes chercheurs et savants qu'il prenait plaisir à aider, à diriger et à soutenir.

Je l'ai entendu plusieurs fois en conférence, à la Sorbonne et à Milan, à Montréal et à Québec (pas à l'Université, où il était *persona non grata*, l'école thomiste y étant alors celle hors de laquelle il n'y avait point de salut). Mais il n'a jamais écrit une seule ligne contre la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Autant il respectait l'opinion des autres, autant il tenait à voir la sienne traitée de la même façon. Je l'ai surtout beaucoup lu. Son itinéraire intellectuel et spirituel, que le Père Parent a si bien tracé, m'a toujours fasciné et inspiré, en partie par notre amour commun des épîtres de saint Paul et des Pères de l'Église grecque. Pour avoir vécu en Grèce et avoir fait plusieurs séjours au Mont Athos, j'ai toujours été attiré vers la réunion de l'Église orientale et de l'Église occidentale. Que la doctrine de Duns Scot sur le Christ et sa Mère, la Vierge Immaculée, ait contribué dans une large mesure au succès du Concile Vatican II, est l'évidence même. Que Jean-Paul II vienne de consacrer sa troisième encyclique au Saint Esprit (si cher aux orthodoxes), *Dominum et Vivificantem* — la lecture de cette encyclique vaut une retraite —, ne me surprend guère. Je suis sûr que le Père Ephrem Longpré l'aurait lue et relu, les larmes aux yeux. Le Bienheureux Jean Duns Scot, dont on peut lire la vie dans l'Appendice II, aurait fait de même. Ils se seraient reconnus dans le texte du Pape.

La biographie du Père Longpré, rédigée avec affection par le Père Parent, est accessible tout ensemble aux laïcs, aux mystiques, aux chercheurs et aux gens d'Église. Je la tiens pour un modèle du genre, un exemple à imiter. Grâce aux renvois en bas de page, aux titres et aux sous-titres en caractères gras, aux précieuses citations et à la bibliographie inestimable, elle se lit aisément et est facilement maniable, sans compter qu'elle est destinée à rendre de précieux services aux chercheurs, notamment aux historiens et aux auteurs de spiritualité. La page de couverture et la page 98 nous montrent le Père Ephrem au travail. Quel admirable portrait !

Maurice LABEL